

Dieu! que cette petite Marcelle la rend donc malheureuse!

—J'ouvrierais si franchement, si joyeusement les bras à ce bon Jacques. Je l'aurais aimé comme un fils, sa présence ne changerait rien à ma vie, je n'éprouverais pas contre lui la jalouse animosité de certaines belles-mères. Non... je le chérirais parce qu'il rendrait ma fille heureuse. Tandis que l'autre... l'autre!

Elle conclut brusquement :

"L'autre, je n'en veux pas!"

Elle alla s'asseoir devant son secrétaire, prit une feuille de papier et commença, d'une plume impatiente qui grinçait :

"Monsieur,

"Je regrette de devoir répondre par un refus à la demande flatteuse que..."

Elle s'arrêta.

A-t-elle bien le droit de refuser catégoriquement sans parler à Marcelle?... Mais lui en parler, ne sera-ce pas rendre le refus impossible? Si Marcelle supplie ou se révolte, si elle se fâche, si elle proteste, que faire ensuite?

Ensuite, la mère agira selon son devoir. Elle écrira à ce monsieur qu'il s'est mal conduit en gagnant le cœur de sa fille avant de s'être assuré du consentement de sa mère, et qu'on le refuse. Alors, à moins que ce ne soit un très vilain monsieur, il s'éloignera.

La comtesse sonna, fit appeler Marcelle et, s'efforçant d'être calme, accueillit sa fille en lui tendant la lettre de Georges Nessyer.

—Lis.

Marcelle, devenue très rose, lut lentement; on eût dit qu'elle savourait chacun de ces mots qui lui paraissent traduire la plus sincère passion. A l'expression de son visage, Mme de Givore comprit quelle imprudence elle avait commise. Cette lettre, qu'elle avait trouvée exaspérante et audacieuse, devait sembler toute autre à Marcelle, et c'était mal préparer son jeu que de mettre un

atout de plus dans le jeu de son adversaire.

—Tu as fini?... Il est inutile d'appréhender par cœur ces phrases creuses.

Marcelle ne s'indigna point. Elle rendit la lettre en disant doucement.

—Ces phrases ne sont pas creuses; elles vous paraissent telles parce que vous êtes prévenue contre celui qui les a écrites. Si elles venaient de M. d'Altone, vous ne sauriez trop les admirer.

—M. d'Altone ne les écrirait pas... il n'aurait point à reconnaître que l'ambition de t'épouser est chez lui "démessurée" et que sa cause est "détestable"... D'ailleurs, Jacques n'a pas eu besoin d'écrire, lui: son père était là pour faire la démarche, comme il convient et, à défaut de son père, il eût envoyé un oncle, un cousin, un parent quelconque... Il n'a pas été trouvé dans un chou, lui!

—M. Nessyer a tort de se juger si humblement; il est homme d'assez de valeur pour qui, de sa part, aucune ambition ne soit démesurée. Sa cause n'est point détestable, puisqu'elle devient la mienne. Et, quant à sa famille... ma chère maman, je ne puis croire que vous, si bonne, vous qui m'aimez tant, vous condamniez mon bonheur au nom de préjugés bien effacés aujourd'hui, au nom d'un orgueil de race aussi démodé que les roles du siècle dernier.

Suffoquée, la comtesse écoutait sa fille — sa fille! renier tout ce qu'elle avait appris à respecter, à vénérer, ce qui, au cours des générations, avait toujours été sacré pour les Givore.

—C'est toi... toi! qui parles ainsi!... Mais, malheureuse enfant, même si ton bonheur dépendait de ce mariage, la mésalliance devrait te faire hésiter... Et ce n'est pas vers le bonheur que tu vas, crois-le bien, mais vers le malheur... oui, oui, le malheur. Je me suis informée et, quoiqu'on ne sache jamais très bien le fond des choses, j'en ai appris assez pour affirmer que ce Nessyer est un dépensier, un écervelé, un... enfin un homme parfaitement indigne de toi. Son talent n'est que du truqué,

il n'ira jamais plus haut qu'il n'est allé et cessera même de travailler dès qu'il n'y sera plus forcé pour vivre, tu peux en être certaine.

—Maman je ne crois pas aux vilaines choses qu'on vous a dites contre M. Nessyer. On le jalouse. Il a des ennemis, c'est bien naturel; tous les hommes de valeur en ont. Vous l'apprécieriez mieux si vous n'étiez prévenue contre lui... D'ailleurs, quand tout ce qu'on raconte serait vrai — et pis encore — quand même je saurais être malheureuse avec lui, je vous dirais: "C'est lui que je veux!" Oui, oui, poursuivit-elle, exaltée, je préfère être malheureuse avec Georges qu'heureuse avec un autre!

—Mon Dieu... mon Dieu! Qu'ai-je fait au ciel pour mériter de t'entendre me parler ainsi!

Marcelle s'apaisa. Calinement elle vint nouer ses bras au cou de sa mère.

—Maman... maman chérie que j'aime... pourquoi voulez-vous me faire du chagrin.

Doucement, la comtesse la repoussa.

—Ne sois pas aussi follement entêtée qu'une enfant. Tu as vingt deux ans, tu devrais pouvoir raisonner... mais non: j'oubliais qu'à vingt ans se commettent les pires enfantillages, ceux qui gâchent la vie, brisent les bonheurs... Tu me désespères!

—Calmez-vous, maman. Je sais, qu'étant majeure, je pourrais agir à mon gré...

—Oh!

—Non, non, rassurez-vous ô je vous aime trop pour vouloir profiter de ma liberté contre vous. Je n'épouserai pas M. Nessyer sans votre volonté.

—Ma chérie!

—Mais, poursuivit Marcelle, je ne merierai jamais. Et comme la vie dans le monde sans celui que j'ai choisi me serait odieuse, je vous quitterai, maman, j'entrerai au couvent. Si la vocation s'éveille en moi avec la souffrance, je pense que vous ne voudrez pas la combattre.

[A suivre]